

# De L'Yonne à la Loire

Autor(en): **Gilliard, Fred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **14 (1927)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-86261>

## **Nutzungsbedingungen**

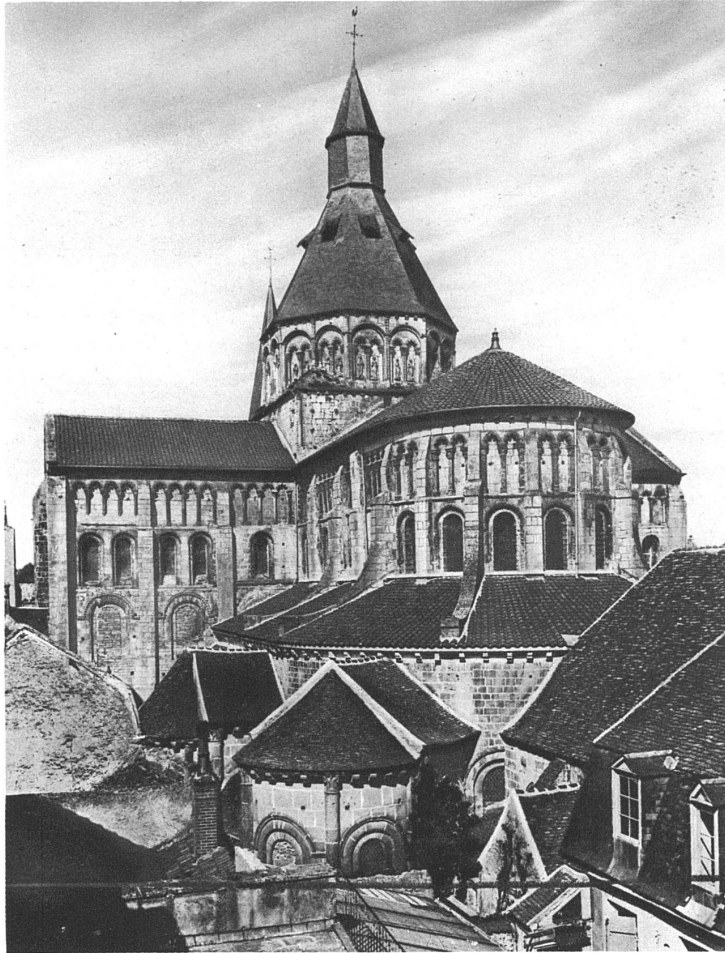
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA CHARITÉ-SUR-LOIRE  
*Eglise Ste-Croix*

## DE L'YONNE A LA LOIRE

L'auto tire, des quatre roues, sur le large ruban de la route, lustré au goudron, l'arrache kilomètre à kilomètre aux bornes rivées à leur faction géométrique. De l'horizon immuable jusqu'à nous, un sombre cortège feuillu se déroule, en ligne droite; continuellement des arbres s'en détachent, par couples, s'écartent majestueusement à notre approche, prennent leurs distances et se rangent en deux

files imposantes pour faire la haie, puis, se précipitant à perdre racines, s'abattent les uns sur les autres, à nos côtés, fauchés au regard.

Tout le paysage vient à nous.

Il se déroule en ondulant comme un tapis. Tapis de champs de blé qu'on moissonne, brodés à gros points de javelles ou piqués de tas de gerbes dressés en pyramides,

de prairies tissées dru comme velours, le tout cousu par l'épais cordon des haies; tapis qui glisse sur la poitrine de la terre en se pliant souplement au rythme de sa respiration. Tantôt il se soulève doucement et barre d'un pli l'horizon, bordant le ciel d'une frange de forêt ou de quelques mouchets d'arbres, d'une chaîne de maisons attachées à un clocher; tantôt il s'affaisse pour contenir en un ample vallonnement les méandres nonchalents d'une rivière qui s'embruise à loisir.

De partout, cette terre travaillée annonce la présence de l'homme qui, de champ en champ, la possède, de guéret en guéret, la féconde; mais l'homme, perdu en elle, reste invisible. Le tournoiement d'une moissonneuse mécanique en signale, ici et là, l'activité. La machine semble un insecte affairé dont l'homme est l'obscur parasite. Des villages viennent aligner, de temps en temps, leurs maisons basses au bord de la route. Elles ont toutes le même visage poussiéreux, fermé à la curiosité des passants, résigné à tout ce qui passe.

L'auto peut tirer, des heures durant, sur cette route du Nivernais et dérouler le paysage sans qu'il cesse d'être semblable à lui-même en sa reposante continuité, sa platurieuse uniformité. Uniformité de surface qui n'est jamais monotone, parce qu'elle laisse entrevoir, en profondeur, comme sous le reflet d'un miroir transparent, une intime variété et des nuances de caractère subtiles qu'il faut aller chercher dans les choses qui touchent à l'homme. Plus est large et régulier le rythme marqué par la nature, plus il accuse les variations du rythme de l'activité humaine et révèle ce qu'il peut y avoir, en celui-ci, de transitoirement et localement caractéristique. Plus vaste est l'horizon, plus l'homme éprouve la petitesse de sa taille, et un héroïque dépit la lui fait dresser vers le ciel.

En lutte avec l'espace qui l'écrase en ses proportions, avec la lumière qui la dénude impitoyablement en ses formes, dans un décor toujours calme et discret qui ne lui apporte ni contraste marqué, ni élément pittoresque, l'architecture doit s'effacer, dans ce pays, ou se suffire orgueilleusement à elle-même.

Ce soir d'août, dans la lumière blonde des moissons, au bord de l'Yonne argentée, j'ai vu Clamecy ériger, au-dessus des pignons en pans de bois de ses vieilles maisons, la haute tour de son église St-Martin, massive, mais toute brodée, avec la savante fantaisie du XVI<sup>e</sup> siècle. Acte de foi ou geste d'orgueil? L'un et l'autre. Sans doute, la petite ville, où l'on respire une piété très quiète, une joviale aisance bourgeoise et beaucoup de bonhomie campagnarde, a mis tout ce qu'elle a pu concentrer de

noblesse et de grandeur dans cette tour qui, hautaine, indifférente au milieu, semble chercher une rivale à l'horizon lointain . . .

Puis, à la nuit tombante, la grande rue de La Charité m'a fait déboucher, après quelques détours pleins d'aperçus attrayants, sur La Loire.

La Loire semblait une coulée d'or, en son large lit de sable roux piqué d'ilots de verdure. Un long pont de pierre la franchissait devant moi, à courtes enjambées de ses arches trapues. En me retournant, je voyais, dans la perspective de la rue, déjà pleine d'ombre, un grand portail gothique s'offrant béant à ma curiosité.

Ce portail délabré s'appuie à l'un des plus beaux clochers romans que j'aie vus; clocher arraché à son église, et qui ne s'y rattache plus que par un lambeau: quelques arcades de la nef, les murs d'un bas-côté. Et voilà des siècles qu'un peuple a pris possession de ces ruines, s'y est trouvé humblement à l'aise, y a aménagé de véritables maisons qui montrent au soleil un beau désordre de façades improvisées, sur un bout de rue très vivant.

L'église en est réduite à l'abside et au transept auxquels on a voulu rendre décentement quelques travées d'une nef, au XVII<sup>e</sup> siècle.

Il faut se faufiler en de sombres couloirs, pénétrer dans des cours, des recoins de jardins moisissés qui se disputent le terrain aux abords de l'église, pour voir celle-ci sur toutes ses faces et connaître, dans leur diversité si ordonnée, leur fantaisie si mesurée et nuancée, les motifs sculptés dont s'enrichissent ses pierres.

Mais, là où elle offre le spectacle le plus émouvant, c'est du haut d'une des tours des remparts qui laissent choir leurs pierres sous le manteau vivant d'une folle végétation. Un clos de vigne descend en pente douce jusqu'aux maisons de la ville qui enserrant de toutes parts les deux tronçons tragiques de la puissance abbatiale.

Un grand coup du destin lui a rompu l'échine, sa croupe largement étalée sur le sol paraît toujours tendue pour l'élan, sa tête est restée dressée et clame un déchirant appel. Il semble qu'à travers l'espace, dont aucun écran ne masque les profondeurs voilées de brumes, le cri d'une autre mutilée lui réponde: Cluny.

Ici, comme là-bas, j'ai entendu cet appel à une foi qui peut soutenir des ruines et nous les imposer en respect, mais que le réseau le plus serré de nos théories artistiques laisse toujours échapper dans nos œuvres.

J'ai espoir que, si cette foi a été agissante, en art, avant toute théorie, nous la retrouverons triomphante à l'épuisement de toutes théories.

*Fred Gilliard.*



**LA CHARITÉ-SUR-LOIRE**  
*Eglise Ste-Croix*